

# DOMINIQUE LECA ET L'ASSURANCE : un mariage de raison

« Je suis assureur depuis près de dix ans, et l'Assurance aura été pour moi un mariage de raison, les seuls qui durent... »

C'est ainsi que Dominique Leca, président de l'Union, situe son métier dans sa vie. La voix est grave, calme. Les épaules et la tête donnent une impression de puissance et de volonté qui contraste presque avec la distinction du visage et l'expression du sourire.

« En dépit de ce qu'imaginent parfois les profanes, ce métier est passionnant. Il est d'ailleurs l'un de ceux où la liberté joue le plus grand rôle. Entre toutes les compagnies, grandes ou petites, et à quelque secteur qu'elles appartiennent, règne en effet un esprit de compétition, un peu anarchique aux yeux de certains, mais très vivifiant. Car les nationalisations, dans ce secteur, ne sont pas tombées dans l'erreur de supprimer la concurrence avec tous les avantages que celle-ci représente.

« Aussi cette liberté caractérise également la vie interne de nos sociétés, et chacun, à son échelon, assume chez nous de grandes responsabilités. Il n'est donc pas, à mon sens, d'investissement plus important pour nous que l'investissement en capital humain. Recruter ou promouvoir des éléments valables, c'est ce que je considère, à l'heure actuelle, comme la plus importante de mes tâches de chef. »

Dominique Leca paraît immédiatement regretter d'avoir employé ce terme. « La prétention que cache souvent l'usage de ce mot me fait toujours penser à la définition piquante de Paul Valéry : le chef est celui qui a besoin des autres. La vérité, dans ce paradoxe, c'est que le soin de bien composer une équipe est la tâche essentielle de celui qui en est responsable.

À l'Union, je suis très sensible au style et à l'esprit d'équipe qui caractérisent les deux sociétés dont les sièges sociaux se confondent entre la place Vendôme, la rue Saint-Honoré et la rue Cambon. La Compagnie a été pour moi, d'ailleurs, une expérience nouvelle, car les chemins qui m'y ont conduit ont été variés et, apparemment seulement, très éloignés de leur destination finale. »

« Le moment le plus important de ma carrière ? Celui où j'ai renoncé à être professeur de philosophie pour devenir secrétaire de Jacques Rueff, alors attaché financier à Londres. Voyez-vous, je suis né Corse, d'une lignée paysanne, et j'étais voué à la fonction publique, plus précisément à l'enseignement. En 1926, je suis entré à Normale Supérieure (Philo) dans la même promotion que Merleau Ponty. Tout cela me paraît assez lointain, car je serais incapable, il me semble, de relire le mémoire de D.E.S. sur *La Notion de temps chez Bergson et Einstein*, que j'ai soumis un jour au professeur Delacroix... Par contre, je garde le souvenir le plus vivant du débat Keynes-Rueff sur les théories monétaires auquel j'assistai à Genève, par hasard, en août 1928. Ce fut là que je rencontrai Jacques Rueff et fis le choix décisif dont je vous ai parlé. »

Dominique Leca travailla donc pendant un an, à Londres, et y étudia le marché monétaire et financier. Il apprit également à y connaître les Anglais... « il faut bien un an pour cela... », précise-t-il, et entrait à l'Inspection des Finances en 1932. Là, il poursuivit une carrière normale, passa trois années en tournées provinciales où on lui enseigna, discipline indispensable, à faire et refaire des additions et à suivre le mécanisme des services les plus variés et les plus

modestes. Ensuite, il fut détaché à la direction du Budget et nommé directeur du Contrôle des Régies fiscales et des Dépenses engagées.

« A cette époque assez agitée, Pierre Laval avait décidé, au nom de l'orthodoxie budgétaire, de réduire d'autant toutes les dépenses de 10%, alors qu'il eût été plus sain d'opérer un ajustement monétaire. Je me rapprochai alors de Paul Reynaud, lui-même partisan de l'ajustement, et je devins bientôt son collaborateur au ministère des Finances, puis son ami. En 1940, j'étais chef du cabinet du ministre des Affaires étrangères, puis du président du Conseil, époque de la débâcle où la France payait de nombreuses années d'impréparation et où elle pouvait que subir les événements.

Dominique Leca arriva à Londres avec son collègue et ami Gilles Devaux, aujourd'hui directeur du Budget, le 3 août 1940. Ils apprirent ensemble à la B.B.C. un métier nouveau pour eux : celui de journaliste. D. Leca était personnellement chargé d'organiser les émissions dialoguées des experts militaires britanniques et au siège du Commandement Supérieur des Forces Alliées, le 8 juin 1944, fut le premier communiqué du débat : il était devenu la « voix française » du général Eisenhower. À son retour en France, il fut nommé directeur du cabinet de Max Lejeune, secrétaire d'État S.F.I.O. aux Forces Armées. Comme haut-fonctionnaire, travailla avec des ministres appartenant aux partis les plus divers.

« Qu'il s'agisse de Paul Reynaud, Pierre Abelin, Max Lejeune, Henri Queuille, Joseph Laniel ou Edgar Faure, il m'a toujours semblé qu'une amitié personnelle, l'objectivité devant les problèmes techniques, et le goût de

(Suite de la page 28.)

problèmes généraux fut le secret de mes collaborations multiples. A ce propos, je vous avouerai que non seulement je ne fais pas de politique, mais que je n'en ai jamais fait. Ce n'est pas parce que je suis allé un jour à la Conférence des Bermudes qu'il faudrait voir en moi l'éminence grise de qui que ce soit... »

« Le plus clair de mon temps, celui que je dérobe à mes trois enfants et à leur mère — je me suis marié lors de mon séjour en Grande-Bretagne — je l'emploie à mettre au service de ma compagnie tout ce que j'ai pu retirer de mes expériences passées. Sur moi, la marque la plus puissante a été d'ailleurs celle de la rue de Rivoli, et c'est tout naturellement que j'ai pu situer mes problèmes d'assureur dans ceux, plus généraux, de l'équilibre national entre l'épargne et la consommation. »

Dominique Leca évoque alors rapidement deux problèmes professionnels qui sont d'intérêt général. « Notre branche automobile, vous le savez, traverse une passe difficile. En vendant la sécurité au-dessous du prix de revient, les assureurs accumulent, depuis plusieurs années, par dizaines de milliards, des pertes techniques. Il serait néfaste pour l'économie française tout entière que cette situation se prolongeât, et il vaudrait mieux que la part importante de nos ressources

qui est consommée de ce fait puisse être employée à des investissements utiles pour le pays. Heureusement, le gouvernement s'est ému de ce péril et cherche à nous aider dans la crise de nos tarifs. Tous les industriels et toutes les collectivités qui cherchent chez nous des sources de financement approuveront cette attitude des Pouvoirs Publics. »

« Autre problème, celui de l'Assurance-Vie traditionnelle en convalescence depuis 1952 par suite de la stabilité relative des prix. Cette industrie courrait au-devant d'une rechute si la psychose d'inflation devait ressaisir l'esprit du public. Plusieurs compagnies ont devancé ce péril, toujours possible, en utilisant au mieux le bouclier de l'indexation, et c'est ainsi que l'Union est allée avec sa formule AREVA jusqu'à garantir à ses assurés la quasi-totalité de ses plus-values éventuelles d'indexation. Cette assurance de l'assurance peut transformer demain les grands courants de l'épargne française en associant désormais les assurés Vie au développement des multiples branches de l'économie nationale. »

Ici, Dominique Leca ouvre une parenthèse : « Je suis frappé à ce propos, pour les avoir partagés moi-même, du nombre d'idées fausses et de jugements péjoratifs qui circulent au sujet

de notre profession. C'est, si vous voulez, le journaliste qui, en moi, a souffert de voir l'opinion publique aussi mal orientée à notre égard. Il est vrai que si les assureurs en sont à l'âge de l'Univac pour les machines comptables, ils en étaient restés à l'âge de la plume d'oie pour leurs relations publiques. Depuis quelques années, d'énormes progrès ont été faits. »

En réponse à une question sur ses goûts personnels, Dominique Leca s'esquive sur un ton légèrement ironique : « J'ai essayé le golf, j'y persévère sans réussir. Je possède un petit jardin, mais n'ai jamais eu la révélation du sécateur et ne suis pas cet amateur de roses éclairé qui ferait si bien dans votre tableau. Par contre, je lis beaucoup, un peu au hasard : *Mystère - Magazine*, des policiers, beaucoup d'ouvrages historiques et économiques, et suis un passionné d'Arnold J. Toynbee que je considère comme la personnalité la plus géniale et la plus séduisante qu'il m'ait été permis d'approcher. Je lui ai consacré un essai. J'invente aussi des contes pour mes enfants, mais ceux-là je ne les publie pas... »

Pour conclure, revenant à sa vie professionnelle : « Si vous voulez, admet-il en souriant, il y a des mariages de raison qui finissent par devenir des mariages d'amour... » **FIN**

## Nous avons noté pour vous

### UN NOUVEAU VENU DANS LE PETROLE HINDOU

■ La Burmah Oil Cy et sa filiale — l'Assam Oil Cy — ont conclu un accord avec le gouvernement hindou pour la création d'une nouvelle société, la Oil India Ltd, dont le capital de 500 millions de roupies (45 milliards de francs) est partagé entre la Burmah Oil (2/3) et le gouvernement (1/3). Elle reprendra, pour les exploiter, des concessions pétrolières situées en Assam, jusqu'alors détenues par l'Assam Oil Cy.

### TECHNIQUE BELGE A L'EXPORTATION

■ La Société Belge de l'Azote et des Produits Chimiques du Marly (S.B.A.), qui a mis au point un nouveau procédé de fabrication d'acétylène, vient d'en confier la diffusion pour plusieurs pays étrangers — dont les Etats-Unis et

le Commonwealth britannique — à la N.W. Kellogg, filiale de la Pullman Inc. En France, ce procédé sera mis en œuvre dans une installation que la S.B.A. réalise à Carling (Moselle) pour le compte des Houillères du Bassin de Lorraine.

### 1 000 DAUPHINES PAR JOUR

■ La Régie Renault, dont le dernier modèle — la Dauphine — avait été présenté en mars 1956, a sorti, deux ans après, le 300 000<sup>e</sup> exemplaire. Et la production de ce modèle dépasse aujourd'hui 1 000 unités par jour.

### L'AGRICULTURE ALGERIENNE A L'ENGRAIS

■ Une fabrique d'engrais composés vient d'être inaugurée à Maison-Carrée par la Société Algérienne de Produits Chimiques et

d'Engrais qui y exploite déjà une usine et en possède deux autres à la Senia (Oran) et à Bône. Cette nouvelle installation doit augmenter encore la capacité de production de la société qui dépasse déjà deux millions de quintaux.

### SALAIRES FORTS ET SALAIRES FAIBLES

■ D'une récente enquête sur les salaires menée aux Etats-Unis, il ressort que, pour une situation équivalente, la femme gagne 1 dollar quand l'homme est payé 1 dollar 62 ; que les hommes gagnent 3 % de plus dans les villes de plus d'un million d'habitants, et les femmes 10 % ; que c'est entre trente-cinq et quarante ans que l'homme est le mieux payé ; et, alors que les hommes mariés gagnent 30 % de plus que les célibataires, la situation est inverse chez les femmes.